

L'asile du Mollendruz

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **63 (1925)**

Heft 3

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-219286>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LES « AS »

Le ne s'agit pas, vous le pensez bien, des « as » de l'aviation. Ce n'est pas dans les airs que ça se passe, mais tout simplement sur le « plancher des vaches ».

Les « As » dont nous voulons parler, ce sont ces personnes, très nombreuses, il y en a des deux sexes, qui croient toujours avoir trouvé le Pérou. Vous savez ce que cela veut dire. Tout ce qu'elles font est parfait, admirable, merveilleux. Personne ne leur peut damer le pion. Elles ne se gênent pas de le dire ; leur franchise leur tient lieu de modestie. Et l'on est obligé de s'incliner et d'acquiescer, car c'est avoué avec une telle conviction qu'on n'ose contredire.

Et ces prétendus « as » vous infligent sans scrupules leurs soi-disant mérites ; il faut subir leur éloge, fait par eux-mêmes avec une abondance de paroles et d'adjectifs laudatifs dont on n'a pas idée. Ils veulent bien reconnaître qu'à côté d'eux il y a d'autres personnes qui, elles aussi, ont quelque mérite, mais ce ne sont que d'humbles choristes ; les « as » les vedettes ce sont eux.

Vous croyez peut-être que ce n'est que dans le monde des arts, des sciences et des lettres qu'on trouve ces spécimens ? Détrompez-vous. On les trouve dans toutes les classes de la société, dans toutes les professions, dans tous les métiers. C'est un mal commun à l'humanité dans son ensemble. Il faut se résigner et tâcher de le subir le moins possible. Ce n'est pas facile, par exemple, car on le côtoie tous les jours. Parfois même, il vous poursuit, il vous harcèle. En vain voulez-vous l'éviter, le fuir : il vous retient par la manche, par le bouton de votre habit. Il ne voit pas ou ne veut pas voir qu'il vous importune, qu'il vous obsède. Il reste, il continue, il s'installe. Vous pensez en vous levant de votre chaise ou par quelques petits signes bien visibles d'impatience, lui faire comprendre que vous en avez assez, qu'il devrait s'en aller. Peine perdue. Il est sourd et aveugle, mais pas muet, hélas ! Il a pris possession de la place, il y reste, il s'y cramponne. Il aura le dernier mot. Vous le lui cédez volontiers pourvu qu'il ne vous fasse pas trop attendre.

Ah ! les crampons, les crampons ! J. M.

Une petite vengeance. — Pendant les grandes manœuvres, un dragon avait reçu d'un cafetier une pièce fausse. Il revint et lui fit une scène terrible. Enfin, après une discussion qui se prolongea quelque peu, le cabaretier rendit cent sous au dragon. Celui-ci se retirait triomphant quand son antagoniste l'interpella de nouveau :

— Dites donc, vous pourriez au moins me rendre ma pièce fausse, puisque je vous ai remboursé.

— Ça c'est impossible, répliqua le dragon. Je ne l'ai plus, il a même fallu que je m'évertue pendant trois heures pour la faire passer ce matin...

QUELQUES EFFETS DU TREMBLEMENT DE TERRE RECUEILLIS SUR LES BORDS DE LA THIÈLE

CETTE boutade sur le dernier tremblement de terre, que nous avons un peu abrégée, est extraite du *Nord-Vaudois*, qui se publie à Yverdon.

* * *

Bien qu'encore tout tremblant à l'idée que la fin de ce monde aurait pu sonner pour nous, dans la nuit de mercredi à jeudi, mais, d'autre part, désireux d'envoyer ma petite contribution au directeur des tremblements de terre suisses, il m'a paru du plus haut intérêt de me rendre compte des effets produits sur plusieurs de mes connaissances par cette secousse violente et tout à fait inattendue du 8 janvier dernier.

Dans ce but donc, je me suis rendu auprès de quelques personnes de cette ville (dont et pour cause je tairai les noms) et voici les résultats de mon enquête :

Devant partir en taxi à 4 h. 30 du matin pour une visite lointaine et urgente, nous étions en train de nous lever, me raconta un chef de famille, quand les secousses survinrent

brusquement me faisant la première, à moi, lâcher mon pantalon et la seconde, à ma femme, lâcher son corset ; saisis de peur, nous décidâmes, d'un commun accord, de renoncer à notre course et nous nous renfilâmes au « plumard ».

Une jeune dame dont le mari était en voyage fut réveillée en sursaut, m'a-t-elle dit, et ne se rendant aucun compte de ce qui venait de se passer, n'eut qu'un cri : « Où est mon Jules ? » puis, referma les yeux.

Un locataire de la même maison que moi, me confia qu'il ne s'aperçut de rien à l'heure fatidique, mais constata seulement que la porte conduisant à sa cave et que sa clef ne parvenait pas à ouvrir la veille, s'est trouvée ouverte le jeudi matin.

Quand la secousse se produisit, me raconta une voisine de palier, je m'assis sur mon lit et des gouttes de sueur perlant sur mon front, je demandai à mon mari s'il avait constaté le tremblement qui m'avait si fortement effrayée, mais, à moitié endormi, il me dit : « T'inquiète pas, c'est le locataire de dessous qui vient d'éternuer ».

A la gare, les effets de la secousse n'ont causé aucun dégât, mais l'un des distributeurs automatiques a « rendu » sans autre une plaque de chocolat.

Dans une famille de professeur qui possède deux pianos dont un à queue, à 3 h. 46, tous deux firent entendre un *si bémol* très net.

Un vieux grincheux que j'abordai à la rue des Remparts me dit : « Chez moi, à l'heure dite, tout a bougé et vacillé, sauf le chiffre de mes impôts ! »

Dans un des quartiers de l'autre côté de la Thièle, une épouse constatant un ébranlement dans son appartement s'est dit : « Bon, voilà encore mon mari qui a manqué la dernière marche de l'escalier ! »

Dans une famille amie, les deux époux ont sursauté en même temps, mais l'un dans un sens et l'autre dans l'autre, et ne comprenant rien à ce qui s'était passé, Madame et Monsieur se dirent réciproquement : « As-tu bientôt fini de me pousser ! »

Un événement heureux était attendu chaque jour dans une famille d'honorables commerçants ; le mari, qui avait cédé sa couche à la sage-femme, en constatant la secousse et croyant que c'était arrivé, s'écria, joyeux : « C'est un garçon ! »

Un célibataire endurci, en sentant vaciller son lit, eut une peur atroce, croyant à la fin du monde, puis s'écria : « Non, décidément, faut que je me marie à présent, à deux on a moins à frouse ! »

A la rue St-Roch, une jeune femme eut un moment de grande frayeur et avant même qu'elle se fût rendu compte de ce qui venait de se passer, son mari lui dit tendrement : « Calme-toi, chérie, c'est le premier train électrique de marchandises qui a passé ! »

Au Corps de musique, il m'a été dit qu'un bugle avait baissé de demi-ton de mercredi à jeudi ; suspendu à son clou contre le mur de la chambre.

Un professeur du Collège m'a dit que les secousses de la nuit de mercredi avaient imprimé un mouvement rotatoire à une pièce de cent sous qui, la veille, avait glissé de sa poche sous un meuble, et qui, à son réveil, se trouvait au bord de la descente de lit.

Un jeune couple, couché depuis 9 h. se vit brusquement projeté l'un contre l'autre et, en un duo touchant, tous deux s'écrièrent : « Est-ce toi, chéri, chérie ! »

Un caissier de banque, habitant un 3^e étage, a été très fortement ébranlé dans son lit ; en proie à une crainte bien légitime, il se leva, appela doucement sa tendre épouse pour la saisir de l'événement. Effrayés, tous deux, ils se précipitèrent à la fenêtre, d'où ils constatèrent que les maisons d'en face étaient encore debout et que seules les lumières dans tous les appartements indiquaient bien que quelque chose

d'anormal s'était produit ; après avoir vérifié l'état de leur armoire à glace, tous deux se rendormirent.

Il résulte d'une communication, il est vrai, non encore contrôlée, que le Mont de Chamblon a baissé de 50 centimètres à la suite du tremblement de terre. Monsieur le syndic, avec le taupier communal procèderont à la vérification de cette nouvelle.

Une jolie demoiselle d'Etagnières, mais dont les cheveux noirs pourraient faire croire qu'elle est née au Brésil, en service chez des parents d'Yverdon, m'a fait la confidence suivante : « J'espère, au moins, que la terre a aussi tremblé dans la banlieue d'Echallens et que celui qui m'aime ne tardera pas à m'épouser, car je sais qu'il est très poltron ; les secousses lui auront fait peur. »

Un membre de l'Union Nautique m'a déclaré qu'il avait ressenti les oscillations de babord à tribord et que, surpris, il avait crié : « Equipiers ! à vos avirons ! » et le matin, à l'heure du réveil, il avait sa casquette d'amiral sur la tête !

On m'a raconté bien d'autres choses encore : mais ça suffit.

L'ASILE DU MOLLENDRUZ

CE n'était d'abord qu'un couvert de planches, appuyé à la pente et qui abritait, en été, un carrier occupé à exploiter une belle pierre calcaire. Non loin de là passait le chemin, un chemin escarpé, caillouteux, malaisé, qui s'élevait en une heure de quatre à cinq cents mètres pour franchir la montagne et mettre en communication avec la plaine vaudoise la haute vallée de Joux.

Les rouliers devaient prendre un cheval supplémentaire jusqu'au sommet du col, dans le voisinage de la hutte du carrier. Là ils s'arrêtaient pour reprendre haleine, eux et leur attelage, et pour détacher le renfort.

Le carrier imagina de se procurer un tonnelet de vin qu'il leur débita pendant leur halte. L'idée était si bonne qu'il lui fallut bientôt bâtir une maisonnette pour loger son vin et les passants qui venaient le boire ; de carrier, il se fit cabaretier, et ce fut à son avantage.

Quand la correction de la route, en diminuant la pente, supprima l'obligation du renfort, l'habitude était prise de s'arrêter à la nouvelle auberge. La maisonnette devint insuffisante, même augmentée d'ailes en appentis ; l'aubergiste la transforma en dépendances après s'être fait construire, à côté, un bâtiment plus grand et mieux distribué.

Sur les croupes voisines s'étendent de vastes pâturages où les villages de la plaine mènent leur bétail pour la belle saison. A la montée des troupeaux, les convois font halte à l'auberge, les bergers y fêtent leur arrivée par un repas rustique, des centaines de vaches parquées à la fois dans le petit enclos y tintinnabulent et y beuglent : c'est la vie qui recommence après l'engourdissement du long hiver.

Tout l'été, propriétaires ou fruitiers passent et repassent, les uns pour visiter leurs bêtes, les autres pour reconduire au village les malades ou les délicates. Au temps de la moisson, ce mouvement se restreint au dimanche, jour où le personnel de l'auberge est sur les dents. A la marée montante de la plaine agricole, en effet, en répond alors une autre s'élevant de la Vallée industrielle. De ce côté, la route, après une légère rampe, serpente presque horizontalement au travers d'une forêt de sapins et de hêtres, entre des parois de rochers et des précipices, avec des échappées sur les sommets arrondis du Jura. C'est une promenade facile et intéressante pour les quasi-citadins de la Vallée. Ils y viennent, à l'ombre des majestueux « gogants » épars sur le pâturage, se reposer, manger, jouer, chanter. Des sociétés choisissent l'auberge comme but d'excursion, des groupes ouvriers, des orphéons et des fanfares qui font danser la jeunesse sur l'herbette, des

écoles, des étrangers en villégiature dans les stations voisines.

Une heure de marche jusqu'au plus prochain village. Tout autour, la solitude des forêts de sapins, des pâturages, des rochers. Pas d'habitation permanente à une lieue à la ronde. Une seule et petite famille, comme une oasis perdue dans le désert. Moins riche qu'une oasis même, la modeste auberge ne possède pas d'eau; sa citerne, fissurée, est presque toujours vide; la source qui l'alimentait est tarie; et au cœur de l'été, quand jusqu'à 600 personnes se trouvent réunies à la fois sous les ombrages d'alentour, il faut aller chercher à une demi-heure de distance, dans des tonneaux, cet élément indispensable au moindre groupement humain: l'eau.

TOUT

L'Amérique anime tout,
La France entreprend tout,
L'Espagne ne fait rien du tout,
L'Angleterre se bat contre tout,
La Hollande paye tout,
La Suède ne veut rien du tout,
Le Danemark regarde tout,
Le Turc s'étonne de tout,
La Russie balance tout.
Et si Dieu ne se mêle de tout,
Le diable emportera le tout.

COMPLEXITÉS

Je ne connais pas, Monsieur, d'habitude plus absurde que celle de faire admirer à toute la famille, réunie dans la chambre d'à côté, un enfant nouveau-né que présente la sage-femme. Si vous voulez, tout à l'heure, voir mon fils, regardez-le dans son berceau, mais n'y touchez point.

Son père, si vous le permettez, vous dira pourquoi et le prix que lui a coûté, il y a quelque temps déjà, l'orgueil d'avoir été tenu pour un bébé magnifique.

Ma mère, que vous connaissez, se maria jeune. Elle avait à peine dix-huit ans, et la mère de mon père, ou, si vous préférez, ma grand-mère, n'en avait pas encore quarante.

Par un caprice du sort, elle se trouvèrent grosses vers la même date et accouchèrent le même jour. Les deux chambres étaient contiguës; la même famille attendait dans l'unique salle à manger qu'on lui présentât les deux nouveaux-nés. C'étaient deux garçons, et qui, paraît-il, se ressemblaient. Ne criez point à l'histoire inventée à plaisir. Je tiens pour un imbécile celui qui le premier a dit que la vie n'était pas un roman.

J'étais l'un de ces deux enfants. Mon oncle Joseph était l'autre. Nous n'avons aujourd'hui ni le même caractère, ni les mêmes goûts. Son intelligence est plutôt courte. Il n'y a pas à se plaindre, j'imagine, qu'on nous confonde.

Mais en ce temps-là, nous possédions encore beaucoup de choses en commun, et il y aurait naïveté à s'en étonner: sur un visage gros comme un poing, le plus habile artiste lui-même placerait difficilement autre chose que deux yeux fermés, un nez anonyme et une bouche sans expression. Sans compter que les savants ont encore compliqué la tâche du Créateur avec leurs damnées lois d'hérédité. Joseph et moi avions même origine, même sang dans nos veines, et même grain de beauté à la même place. Quant à nos vêtements, ils étaient semblables jusqu'à l'identité, nos mères nous ayant acheté le même trousseau chez la même lingère.

Des bras de notre nourrice, nous passâmes donc dans les bras de tantes et de cousins, d'amis et de commères qui ne marchandèrent point leurs éloges. Tout aurait été assez bien si la journée ne se fût terminée par un repas copieux, copieusement arrosé. Mon père et mon grand-père m'ont souvent conté depuis que, longtemps avant le dessert, le cousin Mirabelle était gris comme lui seul savait l'être. Il avait le vin solennel et silencieux. Pendant une heure on n'en put tirer une parole. C'était sa méthode que de faire ainsi provision de mots pour les lâcher sans crier gare et tous à la fois.

Cependant, ce ne fut qu'au dessert qu'il trouva dans sa tête folle cette idée de fou que, peut-être, on avait mélangé les enfants. Rien ne put l'en faire démordre. Il s'attachait à sa démonstration avec une logique d'ivrogne rigoureuse et passionnée, car il ne raisonnait jamais plus juste que lorsqu'il déraisonnait. Par une série de zigzags compliqués, il marchait à son but et vous y conduisait. Je l'ai vu troubler de ses objections cocasses et précises les certitudes les mieux établies.

Ajoutez que les autres, sans être autant que lui dans les vignes, n'étaient pas non plus tout à fait à jeun. On réfuta les arguments du cousin Mirabelle. Chacun apporta ses souvenirs, ses convictions et ses présomptions, tant et si bien qu'à la fin, tout se trouva méthodiquement brouillé.

La cousine Mirabelle exigea que les deux enfants fussent confrontés. On nous ramena dans la salle à manger. Nous repassâmes de bras en bras et d'affirmation en affirmation. L'entêtement s'en mêlant, les plus irrésolus devinrent les plus acharnés. Le cousin Mirabelle se fâcha; la cousine en fit autant pour des raisons identiques et contraires. J'y perdis, à leur mort, un héritage qu'on eût pu dire coquet. Mais ce fut le moindre de mes maux.

Je suis, monsieur, un délicat, un homme à principes et qui aime les choses nettes. Socrate, en quelque sorte, est mon maître et « Connais-toi toi-même » est ma loi.

Or, considérez que j'ai un oncle qui est peut-être mon neveu, et que le père dont on m'appelle le fils est peut-être mon grand-père. Je tremble, lorsque j'embrasse ma mère, à la pensée qu'elle n'est peut-être que ma belle-mère. Il y a des heures, dans ma vie, où je ne suis plus tout à fait sûr d'être moi-même. Puis-je envisager sans terreur que je sois l'autre et qu'au lieu d'être debout devant vous, Godebin Paul qui vous parle, je ne sois que Joseph Godebin? Car nous avons le même nom, ayant le même père, c'est-à-dire le même grand-père. Je ne possède en propre que mon prénom. Encore ne suis-je pas même en état d'affirmer qu'il m'appartienne...

Ah! je vous en supplie, monsieur, ne riez pas de ce rire idiot! C'est un chapitre sur lequel je ne suis pas d'humeur à plaisanter. La vie, je le sais, n'est qu'une illusion, un défilé d'ombres sur un mur.

Mais les autres ont cette ressource de saluer leur ombre au passage, tandis que je n'oserais jurer, quand la mienne marche devant moi, qu'elle n'est pas l'ombre d'un individu avec lequel je n'ai rien de commun, sinon de ne pas savoir lequel de nous deux est le vrai.

Si du moins cet autre moi-même avait quelque esprit et quelque tact... mais, je vous l'ai dit: c'est un pauvre diable sans éducation et sans fortune, le type de l'imbécile heureux et content d'être lui-même. Me voyez-vous, monsieur, dans la peau d'un imbécile?

Mon existence n'a été jusqu'ici qu'une pénible application à me différencier de cet odieux Joseph. J'en suis réduit à acheter des souliers blancs, en hiver, s'il en achète des noirs, pour me donner au moins l'illusion de me reconnaître. Quand il a épousé une Marseillaise j'ai dû, contre mon gré, épouser une Flamande. Ainsi, me disais-je, s'il nous vient à chacun un fils, nous les distinguerons à l'accent.

Or, voyez-vous jusqu'à quel point le sort s'acharne à me persécuter. Joseph est tombé chez moi, hier, avec sa femme. A peine arrivée, les douleurs l'ont prise. Cinq minutes après, c'était la mienne... L'oncle Mirabelle, heureusement, n'est plus là et j'ouvre l'œil. Je ne permettra pas, à ce coup, qu'on remémore. Sans rien dire à personne, j'ai préparé un petit flacon d'encre indélébile et dès la naissance... Oui, monsieur. Car enfin, supposez qu'à nouveau... J'en deviendrais fou, comme Oedipe.

C'est sort des accidents dont on prend son parti. Mais si je tue Joseph, c'est peut-être moi-même que je tuerai; et si je me suicide, rien ne

me garantit que ce n'est point Joseph que j'aurai suicidé.

De toutes façons, le jour où je mourrai — car je sens qu'à la longue j'en mourrai de chagrin — je serai mort sans seulement le savoir, sans la suprême consolation de me pleurer.

Voilà pourquoi, depuis ma naissance, j'ai perdu toute foi. Je ne crois plus à la famille, ni à la voix du sang, ni même à l'état civil; mais les chemins de l'incrédulité m'ont ramené à croire en Dieu, qui me dira enfin le mot du mystère et si le Godebin qui paraît devant lui a été Paul ou Joseph? *Paul ou Joseph?*

Théâtre Lumen. — Le principal attrait du programme de cette semaine au Théâtre Lumen sera la présence sur la scène du maître magicien De Roccroy, assisté de Miss Elsa et de sa compagnie, qui remportèrent un triomphe l'an dernier. Bien entendu, au programme que présentera cette semaine l'illustre magicien comprend de nombreuses nouveautés. La partie cinématographique comprend un film d'un genre tout spécial et qui présente les toutes dernières expériences techniques de la cinématographie française, « La Cité foudroyée », sensationnel drame en 4 parties, durant lequel nous assisterons à la destruction de la Tour Eiffel, de l'Arc de triomphe, à l'incendie de l'Opéra et de la Madeleine. Rappelons au public que le magicien De Roccroy ne présente ses expériences qu'en soirée seulement et à la matinée du dimanche 18 courant. Tous les jours, en matinée, spectacle cinématographique à 3 heures.

Royal Biograph. — Cette semaine, le programme du Royal Biograph comprend tout spécialement « L'Agent secret de la police de New-York », grand film d'aventures mondaines et policières en 5 parties et dont l'héroïne n'est autre que la gracieuse et touchante artiste américaine Miss Bessie Love. « L'Agent secret de la police de New-York » est certainement à ce jour le film policier le mieux traité et qui bénéficie d'aucune exagération dont le nombre de film de ce genre pullule.

Mentionnons encore « Amis incommodes », comique en 2 parties, et « Deux Rivaux », comique en 2 parties. A chaque représentation, les dernières actualités mondiales et du pays, par le Ciné-Journal-Suisse. Tous les jours, matinée à 3 heures, soirée à 8 h. 30. Dimanche 18, matinée à 2 h. 30.

Pour la rédaction: J. MONNET
J. BRON, éd. it.

Lausanne. — Imprimerie Pache-Varidel & Bron

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.



Examen de la vue

et conseils gratuits

Emile TREUTHARDT, Opticien-Spécialiste

« Les Ifs » St-Roch, Lausanne Tél. 45.49

Se rend dans toutes les localités du canton.

AUX SEMEURS VAUDOIS 40, rue de l'Ale, 40

Lausanne
Georges BALLY, Horticulteur grainier. — Semences pour jardins et champs. Arbres fruitiers, Rosiers, etc.

AGENT D'AFFAIRES PATENTÉ COTTENS McE

18, Rue St-François — Lausanne — Téléphone 54.11

Représentation devant tous juges. — Recouvrements. Recherches et renseignements de tous genres, affaires pénales, plaintes et directions.

CERCUEILS riches et ordinaires — P. SCHUTTEL

Rue du Nord 3 — LAUSANNE — Tél. 58.34

Prix et conditions avantageuses.

ÉLECTRICITÉ LOUIS CAUDERAY

Escaliers du Grand-Pont 4, LAUSANNE

Lustrerie — Porcelaines — Cristaux

PHOTOS Une belle photo est signée

MESSAZ & GARRAUX

14, Rue Haldimand — Lausanne — Téléphone 86.23

TIMBRES POSTES POUR COLLECTIONS

Choix immense
Achat d'anciens suisses 1850-54
Envoi prix-courants gratuits

Ed. ESTOPPEY

Grand-Chêne, 1 Lausanne

